Document generated on 07/17/2025 12:40 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

J'ai neuf ans, maman

Gérard Pourcel

Number 79, Fall 2004

Nouvelliers du Saguenay-Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3425ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Pourcel, G. (2004). J'ai neuf ans, maman. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (79), 53–56.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

J'ai neuf ans, maman*

Gérard Pourcel

J'ai neuf ans, maman. Enfin, pas tout à fait. J'aurai dix ans le mois prochain. Le 12 février. « *Malaputa ! Una malaputa !* » crie mon père. Et moi, je pleure. Je pleure parce que ce n'est pas vrai que je suis une putain. Ce n'est pas vrai. Mon frère ne dit rien. Il reste muet. Cela ne le concerne pas.

Je ne me souviens plus très bien de mon pays. Je sais qu'il y faisait chaud et que nous avons dû partir. Des réfugiés, des réfugiés politiques que nous étions, quand nous sommes arrivés ici. C'est une bonne œuvre de Mgr Presscot, qui nous a recueillis, mon père, mon frère Paco, ma mère et moi. C'est Mgr Presscot, lui-même, qui s'est occupé de nous trouver un appartement, dans un quartier multiethnique, comme on dit ici.

« Ce serait un crime, l'enfant appartient à Dieu », répète encore dans ma tête Mgr Presscot, quand j'ai la fièvre. Tout se brouille un peu, je ne sais plus très bien ce qui était avant et ce qui est maintenant. Il y a ce train, tout petit au loin et qui grossit rapidement. C'était là-bas. Mon père m'a tirée par le bras. Ma poupée a été déchiquetée, je l'avais perdue en traversant la voie ferrée. Nous n'avions dit au revoir à personne, pas même à ma grand-mère, pour ne pas éveiller les soupçons. Ce train n'arrête pas de passer et de repasser dans ma tête qui me fait mal… La poupée, un crime… Maman !

Le premier hiver, j'ai eu froid, très froid, comme en ce moment. C'était la première fois que je voyais de la neige. Tout était blanc, comme dans cette pièce. Il n'y a que ma mère en noir et elle prie.

Mgr Presscot, nous l'avons souvent vu à la télévision. Nous étions tous très fiers. Il était toujours souriant. Je crois que les gens l'aimaient bien. Il lui arrivait parfois de parler de mon pays

* Cette nouvelle est dédiée aux intégristes de tout poil qui se pavanent avec la vérité arrogante.

et des problèmes politiques de là-bas. Il connaissait plein de journalistes et, pourtant, il continuait à venir nous voir à la maison. Il a même procuré du travail à ma mère qui s'occupait de son église.

J'ai régulièrement accompagné ma mère. C'était très grand et très beau; j'aimais m'agenouiller avec maman avant qu'elle change les fleurs, jette les bougies fondues qui ne brûlaient plus. De temps en temps, une très vieille dame, tout en noir, venait en allumer une nouvelle et priait en espagnol. Même si elle parlait tout bas, je comprenais tout. Elle demandait à Dieu de garder son fils au paradis. Ça, c'était quand j'étais toute petite et que je n'allais pas encore à l'école. Plus tard, j'y suis revenue le dimanche, mais ce n'était plus pareil. Il fallait partager l'église avec d'autres.

L'école, j'ai tout de suite aimé. Le premier jour, la maîtresse a demandé à une plus grande de traduire ce que je voulais dire. J'avais pourtant répété ma phrase en français. C'est ma mère qui me l'avait apprise. « *En español por favor, Margarita. Comprendo español* », avait dit la maîtresse en m'entourant les épaules de son bras. J'ai répété en français et c'est là qu'une plus grande a traduit. « Elle vous dit bonjour et qu'avant ses parents vivaient au El Salvador. » Dès ce jour-là, j'ai voulu devenir institutrice.

Mon grand frère, lui, n'aimait pas l'école. Certains après-midi, surtout quand il faisait beau, il n'y allait pas. Il retrouvait ses amis dans la rue. Ils fumaient et écoutaient de la musique. Son plus grand ami, c'est Jack. Il vient de Haïti.

J'aime cela, penser à mon école… J'ai froid, je voudrais le bras de ma première maîtresse autour de mes épaules pour me réchauffer.

« Tu fermes ta gueule. Tu fermes ta gueule; Jack est mon meilleur ami et je ne veux pas qu'il a du trouble. »

Je pleurais, j'avais mal. « Demain t'auras plus mal. Pis, y s'est rien passé. O.K., là! » Maman avait dit que mon frère devait m'accompagner au cinéma. Au coin de la rue, il a demandé à Jack de le remplacer. Paco a voulu acheter mon silence. Il a sorti un billet de vingt dollars de sa poche. Je ne sais comment il se l'était

procuré ; nous, qui n'avons pas d'argent. J'ai refusé son billet et je me suis tue. Ça, je me souviens, c'était en juin, juste avant les vacances.

En septembre, je ne suis pas retournée à l'école. J'avais beaucoup trop mal au ventre.

Mgr Presscot est venu à la maison, il avait un air sévère. « C'est interdit. C'est l'enfant de Dieu. Ce serait un crime. » Ma mère sanglotait. Je ne voulais pas commettre un crime. Des policiers sont aussi venus à la maison. Je n'ai pas parlé de l'ami de mon frère. Je n'ai pas parlé du cinéma, ni des vingt dollars. Paco ne m'a même pas dit merci. J'ai inventé une histoire. Un vieux monsieur, en allant à l'école. Un monsieur qui ressemblait à celui du dépanneur. Mgr Presscot disait que lui et son ami vivaient dans le péché. Pourtant, ils étaient les seuls à nous faire crédit quand maman n'avait plus d'argent. Je me suis embrouillée. On ne m'a pas crue. « *Malaputa, malaputa !* » hurle mon père. « C'est un crime, c'est interdit de tuer l'enfant de Dieu. Peu importent les circonstances, c'est l'enfant de Dieu… », répète encore Mgr Presscot.

« *Malaputa, malaputa, malaputa…* » Je sais que ce n'est pas cela qu'ils murmurent tous en ce moment, mais c'est cela qui résonne dans ma tête. Ici, il y a plein de gens que je ne connais pas. Ils sont tous habillés de blanc. J'ai froid. J'ai très froid. Je suis toute nue sous un drap. Un homme se penche et ouvre le drap…

« Non, Jack, tu me fais mal. Je ne veux pas. Non. » J'ai crié, je me suis débattue, puis je me suis évanouie. Il y avait plein de soleil dans la ruelle, derrière le cinéma. Je pleurais, j'avais mal. Ça saignait. Ça revient tout le temps, même quand je suis éveillée, comme le train et ma poupée déchiquetée. « Non, Jack, non… » « Ta gueule ! Y s'est rien passé… »

Jack, Paco, mon père, Mgr Presscot, même s'ils ne sont pas là avec les hommes et les femmes en blanc, ils se penchent sur mon visage, un à un, comme des masques d'Halloween. Puis il y a comme une brume devant mes yeux, je ne reconnais plus personne, sauf maman. Elle s'avance et me prend la main. La sienne est chaude.

Quelqu'un parle :

— Je suis le docteur Jean-Yves Tremblay. Pourquoi ne pas avoir procédé à un avortement en début de grossesse ?

Ma mère abandonne ma main pour se signer nerveusement. Elle embrasse la croix qu'elle porte au cou.

— Votre fille a perdu beaucoup de sang. Je réserve mon pronostic. L'enfant était mort. On a dû le découper. C'était un garçon. Le père est un Noir.

Ma mère fond en larmes.

Si je meurs aussi, est-ce que je vais retrouver mon bébé au paradis ?